

Révolution et mensonge Alexandre Soljénitsyne

Fayard, 2018, 192 pages, 20 €.

Cet ouvrage rassemble trois textes inédits : d'abord une lettre de 1974 qui explique que pour résister, il faut d'abord se réformer soi-même ; ensuite « *Les leçons de février* » (1983), critique sur la monarchie russe ; enfin « *Deux révolutions : la française et la russe* » (1984).

Journal de La Roue rouge Alexandre Soljénitsyne

Fayard, 2018, 500 pages, 39 €.

Journal de l'auteur qui décrit l'écriture de son œuvre majeure, roman historique grandiose.

Alexandre Soljénitsyne, un écrivain en lutte avec son siècle Georges Nivat (dir.)

Éditions des Syrtes, 2018, 300 pages, 38 €.

Neuf chapitres, bellement illustrés, retracent l'itinéraire littéraire et intérieur de Soljénitsyne, avec la collaboration d'Hélène Carrère d'Encausse, Chantal Delsol, etc.

Livre-catalogue de l'exposition qui se tient jusqu'au 8 janvier à la mairie du 8^e arrondissement de Paris. À voir.

premier ministre de Nicolas II, Stolypine, à qui il consacre de nombreuses pages dans *Août 14* (premier « Nœud » de *La Roue rouge*). Conscient que l'énormité de son épopée pouvait rebuter les lecteurs, il a travaillé à une version abrégée comme il l'avait fait pour *L'archipel du Goulag*. Cas unique, il me semble, dans la littérature, qui montre à quel point Soljénitsyne croyait en la responsabilité sociale de l'écrivain.

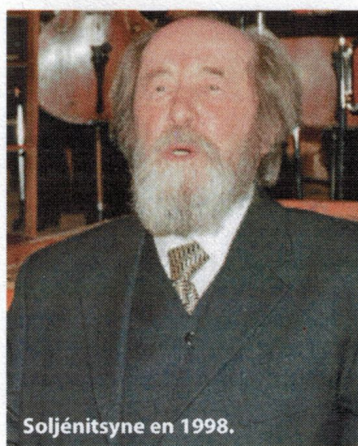
Mais les écrits de Soljénitsyne, contrairement à ce qu'il espérait, n'ont pu éviter le nouveau « *Temps des Troubles* » qui a suivi la chute du communisme. Poutine ne s'est guère inspiré de Stolypine dont il n'a retenu qu'une citation devenue slogan : « *Pour une Russie unie, riche et forte.* » Cet échec a assombri ses dernières années. Cependant, la maladie seule a eu raison de son activité. Essais sur l'avenir politique, voyages, rencontres innombrables, émissions télévisées, aide humanitaire : Soljénitsyne ne s'est pas épargné pour essayer d'influencer la vie de son pays.

Aujourd'hui Soljénitsyne est glorifié : une statue va être érigée à Moscou pour son centenaire et il est au programme scolaire. Pour les Russes qui veulent comprendre leur passé, la lecture de Soljénitsyne est un passage obligé, et quoi qu'on

en pense, une source inépuisable de réflexions. Pour ceux qui préfèrent oublier, et ils sont nombreux, le nom de Soljénitsyne, comme l'histoire russe au XX^e siècle, est à mettre au débarras.

Quel était le rapport de Soljénitsyne à la religion, à l'Orthodoxie en particulier ?

Soljénitsyne a été élevé dans la tradition orthodoxe, mais par une sorte de soumission à la norme sociale du temps (l'athéisme), il a progressivement perdu la foi, ou plutôt s'est donné une nouvelle foi, le léninisme. Au fond de lui-même, Soljénitsyne était un croyant, et même un mystique, en dialogue perpétuel avec un Dieu providentiel qui lui a assigné une mission à accomplir. Si, après son arrestation, il a connu une période de scepticisme, il a retrouvé la foi en Dieu en 1952-1953. Deux événements ont



Soljénitsyne en 1998.

été déterminants : l'expérience des camps, et le cancer qui l'a frappé et dont il a réchappé « miraculeusement », ce qu'il vivra comme un signe. Il a rejoint l'Église orthodoxe – parce que c'était la religion de son enfance et celle de la Russie.

Sa foi restait très per-

sonnelle, plus vétéro-testamentaire qu'ancrée dans les Évangiles. Le nom du Christ est peu cité. Dieu intervient dans l'histoire des hommes et les châtie quand ils s'écartent de la voie du Bien, ce qu'expliquent les prophètes – dont lui.

Peut-on rapprocher Soljénitsyne de Jean-Paul II ?

Soljénitsyne éprouvait une grande admiration pour Jean-Paul II. Il vit dans son élection à la papauté le signe que le sort des communistes était historiquement scellé. Leur critique de la modernité est également radicale car elle a le même centre, la foi en Dieu. Une foi vécue intensément, quotidiennement, qui guide la vie et la pensée.

Soljénitsyne a été très critiqué par l'intelligentsia en France dès 1974 : pourquoi une telle critique ?

A priori Soljénitsyne avait tout pour plaire aux intellectuels : il incarnait la figure de l'écrivain qui lutte contre un pouvoir tyrannique et pour la liberté. On le comparait d'ailleurs volontiers à Victor Hugo. Le fait que le régime contre lequel il s'élevait revendiquait la filiation révolutionnaire et prétendait incarner mieux que quiconque les idéaux de la gauche fut une première difficulté. Une partie de la gauche veut sauver le marxisme-léninisme, l'idéologie communiste, de l'échec soviétique. Il faut lire *Le passé d'une illusion* de François Furet à ce sujet. Quand, en plus, on a compris qu'il ancrerait son combat dans la foi religieuse et non dans la défense des droits de l'homme, la critique a fusé. On a tenté de disqualifier ses propos en le traitant de « *slavophile* », c'est-à-dire en mettant l'accent sur son caractère étranger, qui ne peut nous comprendre et n'a rien à nous apprendre. Cette réaction me semble majoritaire encore à l'heure actuelle. C'est un peu la traversée du désert. Cependant, à la faveur d'une crise de confiance dans notre mode de vie et les dangers qu'il fait peser sur les équilibres naturels, dans une Union européenne idéologisée, « soviétiforme » par bien des aspects, on note, ici et là, quelque retour à Soljénitsyne.

Propos recueillis par Christophe Geffroy ■